

Espionnage et renseignement pendant la Première Guerre mondiale

Olivier Forcade et Maurice Vaisse (dir.)

*Actes du colloque international organisé
par l'Académie du renseignement le 26 novembre 2014*



Olivier Forcade et Maurice Vaïsse (dir.)

Espionnage et renseignement pendant la Première Guerre mondiale

*Actes du colloque international organisé
par l'Académie du renseignement le 26 novembre 2014*

La **documentation** française

« En application du Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992, une reproduction partielle ou totale à usage collectif de la présente publication est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur. Il est rappelé à cet égard que l'usage abusif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

© Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2018
ISBN : 978-2-11-145511-5

Présentation

Service interministériel à compétence nationale, l'Académie du renseignement a été créée par un décret du Premier ministre du 13 juillet 2010.

Membre de la communauté française du renseignement, l'Académie du renseignement met en œuvre les orientations stratégiques du coordonnateur national du renseignement et de la lutte contre le terrorisme au profit des six directions et services spécialisés : direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), direction générale de la sécurité intérieure (DGSI), direction du renseignement militaire (DRM), direction du renseignement et de la sécurité de la défense (DRSD), direction nationale du renseignement et des enquêtes douanières (DNRED) et le service de traitement du renseignement et action contre les circuits financiers clandestins (Tracfin).

La première mission de l'Académie du renseignement est de concourir à la formation du personnel des services de renseignement placés sous l'autorité des ministres chargés de la Sécurité intérieure, des Armées, de l'Économie et du Budget. Elle a également pour mission de contribuer à la diffusion de la culture du renseignement.

L'Académie a ainsi vocation à proposer **des actions de sensibilisation sur le renseignement, destinées à différents publics** ou pouvant s'insérer, sous le label «Académie du renseignement» dans des formations assurées par d'autres organismes.

Afin de favoriser la promotion des métiers et de la culture du renseignement, l'Académie encourage le monde universitaire et de la recherche à travailler sur les thématiques du renseignement. La création d'une collection de l'Académie du renseignement à la Documentation française témoigne de cette volonté de faire partager au plus grand nombre la culture du renseignement.

Depuis 2014, des **colloques publics** sont ainsi organisés par l'Académie en partenariat avec d'autres acteurs (tels que la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) du ministère des Armées, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), l'Académie des technologies). Ces manifestations présentent un caractère scientifique de haut niveau tout en étant destinées à un public assez large. La qualité des membres du comité scientifique constitué pour chacun de ces colloques en est le garant.

Avertissement

Ce livre est le fruit des actes du colloque international
organisé par l'Académie du renseignement
à l'amphithéâtre Foch de l'École militaire
le 26 novembre 2014 et dont la direction scientifique
a été confiée aux professeurs Olivier Forcade
de l'Université Paris IV-Sorbonne et Maurice Vaïsse
de l'Institut d'études politiques de Paris. La préparation
scientifique leur a incombé et la préparation matérielle
a reposé sur l'Académie du renseignement
(Services du Premier ministre).

Sommaire

P. 3

Présentation

P. 9 **Ouverture**

P. 11

La place de la Première Guerre mondiale dans l'histoire du renseignement

par Christopher Andrew

P. 23 **Première partie**
Structures et acteurs

P. 25

Le renseignement français pendant la Première Guerre mondiale *par Olivier Forcade*

P. 37

Les officiers du 5^e Bureau en 1916 : recrutements et profils *par Michaël Bourlet*

P. 51

Belgique 1910-1915 : un service de renseignements improvisé *par Francis Balace*

P. 105 **Deuxième partie**
Innovation technologique et facteur humain

P. 107

Transmettre, chiffrer, écouter et intercepter sur le front français 1914-1918 *par Agathe Couderc*

P. 123

Pratiques du renseignement humain en France pendant la Grande Guerre : permanences et évolutions *par Olivier Lahaie*

P. 145

Le renseignement aérien dans la Grande Guerre *Par Marie-Catherine Villatoux*

P. 161 **Troisième partie**
Du côté des alliés et de l'ennemi

P. 163

À la poursuite du « Lawrence allemand » dans le golfe Persique : une mission opérationnelle de Reginald Teague-Jones *par Taline Ter Minassian*

P. 175

Les activités secrètes allemandes aux États-Unis en 1914-1917 et les origines de la déclaration de guerre *par Wolfgang Krieger*

P. 185

Les polices secrètes allemandes en territoires occupés, 1914-1918 *par Emmanuel Debruyne*

P. 185 **Conclusion**

P. 207

Clôture du colloque *Rémy Pautrat*

P. 215 **Les auteurs**

Overture

La place de la Première Guerre mondiale dans l'histoire du renseignement

par Christopher Andrew

Au début de la Grande Guerre, les services de renseignements et leurs gouvernements avaient oublié une bonne partie de leur histoire. Les gouvernants français attachaient moins d'importance à la veille de la guerre au rôle de leurs cryptographes que le Cardinal Richelieu au XVII^e siècle. Ils auraient probablement été étonnés d'apprendre que Charles Perrault de l'Académie Française avait inclus le cryptographe principal de Richelieu et de Mazarin, Antoine Rossignol, dans son livre dédié aux quarante « hommes les plus illustres » du siècle¹. Richelieu avait récompensé Rossignol du château de Juvisy (aujourd'hui l'hôtel de ville) où il y allait recevoir plusieurs fois Louis XIII.

On a cru nécessaire d'écarter des *Documents Diplomatiques Français* publiés sur les origines de la Première Guerre mondiale toute référence aux télégrammes diplomatiques décryptés par le cabinet noir du Quai d'Orsay. Prenons, à titre d'exemple, un rapport secret du directeur des affaires politiques du 30 septembre 1913. Dans la version originale aux Archives du ministère des Affaires étrangères, on lit la conclusion suivante : « D'après un télégramme déchiffré hier, le gouvernement italien souhaite que la négociation relative à l'équilibre méditerranéen soit rouverte le plus tôt possible avant les élections². Dans la version publiée on supprima cette conclusion pour y substituer entre parenthèses une note d'éditeur ainsi conçue : « Le directeur des affaires politiques a des raisons de croire que le Gouvernement italien souhaite rouvrir la négociation le plus tôt possible³. »

En dépit des lacunes des *Documents Diplomatiques Français*, il est clair que les gouvernants français d'avant-guerre manquaient de l'expertise de Richelieu en matière de l'utilisation de messages interceptés. À un

moment critique de la crise de Fachoda, le ministre des Affaires étrangères, Théophile Delcassé, a été trompé par des erreurs de décryptage. Pendant la première crise marocaine, le président du conseil, Maurice Rouvier, a offert aux Allemands de renvoyer Delcassé du Quai d'Orsay, ignorant que Delcassé découvrirait son offre en lisant les télégrammes allemands décryptés. Lors de la crise d'Agadir, les indiscretions de Justin de Selves, ministre des Affaires étrangères, avertirent l'ambassade allemande que son cabinet noir décryptait ses télégrammes — de sorte que les Allemands avaient adopté par la suite des chiffres diplomatiques plus difficiles. En août 1914, la grande priorité de la cryptographie française devint nécessairement militaire plus que diplomatique. Pendant la guerre le Quai d'Orsay dépendait presque totalement en matière de décryptage diplomatique de la section du chiffre au ministère de la Guerre⁴.

Les gouvernants de la Grande-Bretagne, où le cabinet noir avait été fermé en 1844, ignoraient tout en matière de décryptage au début de la guerre – y compris le fait que le cryptographe de Wellington avait décrypté le soi-disant « grand chiffre » de Napoléon sept ans avant Waterloo. Tel était le respect à Londres jusqu'en 1914 pour l'inviolabilité de communications diplomatiques que les frères Paul et Jules Cambon, ambassadeurs français à Londres et à Berlin, pour éviter la lecture de leur correspondance personnelle au Quai d'Orsay, la confiaient aux valises diplomatiques britanniques qu'ils croyaient au-delà de tout soupçon⁵.

L'oubli du rôle de renseignements en temps de guerre était même plus frappant aux États-Unis. George Washington avait compris son importance (y compris le décryptage) mieux que tout autre commandant-en-chef de son époque. Il écrivait à la veille de la Guerre d'Indépendance : « La nécessité de bons renseignements est tellement évidente qu'il n'y a pas besoin d'arguments en faveur ». En revanche, plus d'un siècle plus tard, le Président Woodrow Wilson avouait une ignorance totale en matière de renseignements. Il admet dans un discours en 1919 : « Jusqu'à notre entrée en guerre, non seulement je ne savais pas que l'Allemagne n'était pas seule à maintenir un service secret mais je ne l'ai pas cru quand on m'a dit le contraire⁶. »

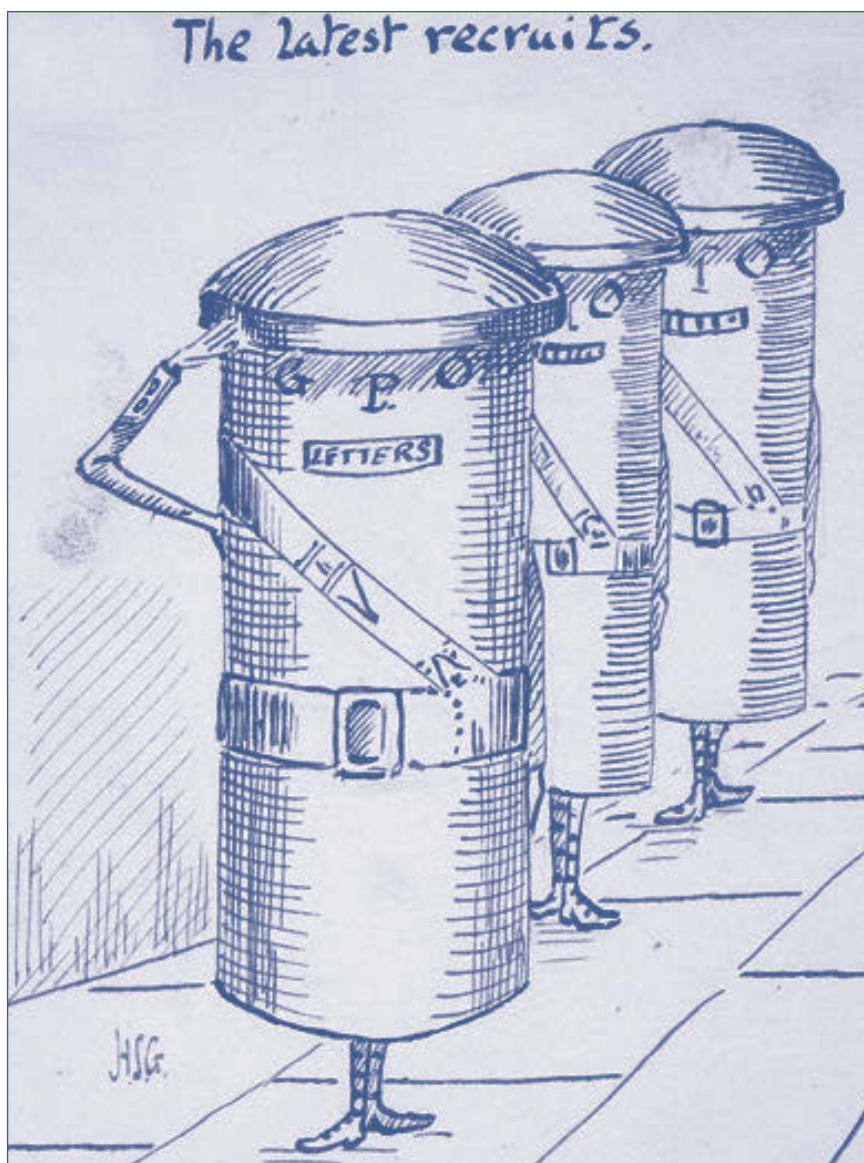
Pour la France, pour la Grande Bretagne, pour les États-Unis, pour tous les combattants à des degrés différents, ce qu'on considère d'habitude comme la découverte pendant la guerre du rôle et des méthodes de renseignements était souvent, en réalité, une *redécouverte*.

Le principal élément nouveau en ce qui concerne la collecte de renseignement était la révolution des communications : la nouvelle technologie du télégraphe et de la radio, ainsi que l'énorme croissance des PTT. En 1914 le *General Post Office*, les PTT britanniques, était le plus gros employeur du monde avec un quart de million d'employés et 5,9 billions d'envois postaux par an — d'où l'importance accrue de la censure postale. La Première Guerre mondiale est le premier conflit dans lequel les télécommunications militaires ont joué un rôle important. L'armée française termine la guerre avec 55 000 sapeurs télégraphistes, comme on les appelait à l'époque. C'est également le conflit qui voit la naissance de ce qui deviendra, plus tard, la guerre électronique.

L'importance et de l'interception des télécommunications et de la censure postale se révéla dès les premières semaines de la guerre. Sur le front Est, l'interception de messages radio transmis en clair par l'armée russe joue un rôle capital dans la victoire écrasante des Allemands à Tannenberg en août 1914. D'après le Colonel Max Hoffman, chef des opérations militaires, grâce aux messages interceptés, « nous étions au courant de tous les plans russes. » Tannenberg révèle une contradiction fondamentale au sein du système de renseignements russe. Au début de la guerre, le cabinet noir du ministère des Affaires étrangères à Saint-Petersbourg était le chef de file mondial en matière de décryptage, mais à cause de sa rivalité avec le ministère de la Guerre, l'armée russe ne comprend pas l'importance de ne pas envoyer ses messages radio en clair⁷.

Presque en même temps que la victoire de l'Allemagne sur le front Est, ses services de renseignements subissent une défaite désastreuse sur le front Ouest. Grâce surtout à la censure postale, le service de sécurité britannique, le futur MI5, présidé par Vernon Kell, découvre tout le réseau d'espionnage allemand en Angleterre et ordonna l'arrestation des agents au début de la guerre⁸. Un dessin satirique par un officier du MI5 montre le recrutement des boîtes aux lettres britanniques au service du MI5 pendant la Grande Guerre.

Gustav Steinhauer, qui dirige le réseau allemand en Angleterre, doit en annoncer l'arrestation au Kaiser Guillaume II. D'après Steinhauer, le Kaiser « est devenu fou de rage, dénonçant pendant deux heures l'incompétence de ses officiers de renseignement ». Il est peu probable que Steinhauer ait inventé une telle humiliation personnelle. Par conséquent, l'Allemagne ne reçut aucun renseignement sur le départ et la



composition du corps expéditionnaire britannique. Pour le reste de la guerre, tous les efforts allemands d'établir un nouveau réseau d'agents en Angleterre allaient rester vains⁹.

Le succès d'agents doubles MI5 pendant la Deuxième Guerre mondiale, le célèbre «*Double Cross System*», est bien connu. Beaucoup moins connu est le début de ce système sur une plus petite échelle pendant la Première Guerre mondiale — grâce surtout aux agents américains du MI5 qui, contrairement aux Britanniques et aux Français, pouvaient voyager en Allemagne jusqu'en 1917¹⁰. Le plus grand réseau clandestin de renseignements de la Première Guerre mondiale (le plus grand aussi dans l'histoire militaire européenne) était «La Dame Blanche» qui travaillait pour le *War Office* à partir de juillet 1917 en Belgique et en France occupée. Avec 408 agents en janvier 1918 et 919 au moment de l'Armistice, le réseau fournissait des renseignements importants sur les mouvements de troupes allemands¹¹.

En ce qui concerne le rôle des services de renseignements, la principale nouveauté est la collaboration entre services alliés. C'est la Première Guerre mondiale qui voit les origines de l'alliance de renseignement anglo-américaine qui reste au *xxr^e* siècle l'aspect le plus important de la soi-disant «*Special Relationship*». L'initiative en 1914 est venue de la Grande-Bretagne, soucieuse d'amener les États-Unis dans la guerre. Sir William Wiseman, chef de station du futur MI6 aux États-Unis, devient le proche confident du Colonel House, conseiller principal du Président Wilson pour les Affaires étrangères. House écrit : «J'ai donné à Wiseman une immense influence en le mettant en contact avec le Président. Il a des qualités qu'on ne trouve que rarement chez un seul homme¹².»

Le rôle de Reginald Hall, chef de renseignement naval à l'Amirauté, était même plus important que celui de Wiseman en ce qui concerne les origines de la collaboration anglo-américaine. Hall, qui allait devenir l'Amiral Sir Reginald Hall, a convaincu l'ambassadeur américain, Walter Hines Page, de la menace de l'espionnage et du sabotage allemands aux États-Unis. Page envoya à Wilson un éloge de Hall vraiment extraordinaire : «Ni dans la fiction ni dans la réalité peut-on trouver son égal. C'est un génie, un véritable génie. Les regards de Hall pénètrent au fond son interlocuteur jusqu'à son âme immortelle¹³.»

Hall dirigeait le célèbre *Room 40* (Bureau 40), service chargé par l'Amirauté du décryptage des chiffres et codes ennemis et parfois neutres. Après un intervalle de soixante-dix ans, Londres recommença l'interception de communications étrangères — point tournant de l'histoire du renseignement britannique. Le *Room 40* inspira à Winston Churchill, ministre de la Marine (*First Lord of the Admiralty*) de 1911 à 1915, une

passion pour le SIGINT (les renseignements tirés de communications interceptées) qui devait durer le reste de sa carrière politique et atteindre son apogée pendant la Deuxième Guerre mondiale. En 1924, il annonça, probablement à juste titre, que durant la décennie depuis la fondation du *Room 40*, il avait prêté une plus grande attention aux décryptages que tous les autres ministres britanniques ¹⁴.»

Le commandant-en-chef de la *Grand Fleet*, l'amiral Jellicoe, admit en 1916 qu'il est «terrorisé» à l'idée que l'Allemagne découvre le décryptage de ses chiffres navals ¹⁵. Le problème principal, cependant, est qu'en dépit du fait que l'Amirauté réussissait à garder le secret du décryptage, il trouve parfois difficile d'assurer l'utilisation des renseignements fournis par le *Room 40*. Lors de la bataille de Jutland en 1916, le *Room 40* décrypta un message donnant la position exacte de la *Hochseeflotte*, mais l'Amirauté ne réussit pas à transmettre la position à Jellicoe en temps utile. Par contre, l'utilisation efficace des renseignements du *Room 40* joua un rôle très important dans la bataille de l'Atlantique contre les sous-marins allemands en 1917, bataille d'une importance décisive en facilitant le transport sur le front Ouest de troupes et matériels américains ¹⁶.

C'est également le *Room 40* qui décrypta le fameux télégramme allemand Zimmermann du 16 janvier 1917 qui proposa une alliance au Mexique en cas de guerre avec les États-Unis et la restitution au Mexique du Texas, du Nouveau Mexique et de l'Arizona. Le ministre des Affaires étrangères britannique, Arthur Balfour, raconta plus tard que le moment où il donna à Page le télégramme allemand décrypté fut «le plus dramatique de toute ma vie». Publié aux États-Unis, le télégramme provoqua la colère publique et révéla le décryptage diplomatique au public pour la première fois depuis le XVIII^e siècle ¹⁷.

Page ne soupçonna pas du tout que les Britanniques décryptaient aussi ses propres télégrammes à Washington. En janvier 1918, Lloyd George, le nouveau premier ministre, dit à Page combien il apprécie l'un de ses télégrammes récents. Heureusement pour le *Room 40*, Page supposait à tort qu'il s'agissait d'une indiscretion du *State Department* ¹⁸. Ce n'est que le lendemain de Pearl Harbor, vingt-trois ans plus tard, que le successeur du *Room 40* renonça à essayer de décrypter les télégrammes américains.

Hall séduisit aussi le futur Président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt, alors secrétaire adjoint à la Marine responsable des renseignements navals. Au cours de leurs réunions à l'Amirauté, Hall minimisait le

succès du Bureau 40 en décryptant les messages allemands afin que Roosevelt ne se demandât pas si le bureau réussissait aussi à décrypter les communications américaines. Prétendant que la plupart des renseignements allemands provenaient de l'espionnage, Hall régala Roosevelt avec toute une série d'exploits imaginaires des espions britanniques y compris leur succès en traversant chaque nuit la frontière allemande à l'île de Sylt. Hall présenta à Roosevelt l'un de ces faux espions à l'Amirauté, qui lui expliqua que le jour précédent il était en mission en Allemagne¹⁹.

Roosevelt en fut fortement impressionné au point de répéter ces histoires de cape et d'épée plus de vingt ans plus tard à l'Amiral Godfrey, chef du service de renseignements navals au début de la Deuxième Guerre mondiale, lors de sa visite à la Maison Blanche en 1941. L'empressement de Roosevelt à collaborer avec les services de renseignements britanniques même avant l'entrée en guerre américaine allait devoir beaucoup à son admiration pour ce qu'il appelait « le magnifique service de renseignements » de Hall²⁰.

À cause surtout du télégramme Zimmermann, le *Room 40* reste mieux connu que les cryptographes militaires français de la Grande Guerre. Mais Herbert Yardley, chef du service cryptographique militaire américain, MI-8, fondé en juin 1917, considérait le principal cryptographe militaire français, le capitaine Georges Painvin, même plus habile que les experts du *Room 40*²¹. Ce fut Painvin qui décrypta le « radiotélégramme de la victoire » du 1^{er} juin 1918 qui révéla le premier l'épuisement de la dernière offensive allemande²². Painvin et ses confrères militaires réussissaient aussi à décrypter une quantité croissante de télégrammes diplomatiques, dont les plus régulièrement interceptés étaient les télégrammes allemands et espagnols échangés entre Berlin et Madrid. D'après la section du chiffre du ministère de la Guerre, ces télégrammes révélaient la « connivence espagnole avec l'Allemagne ». Un résumé de janvier 1918 conclut : « Bailleurs de renseignements, agents de liaisons, tel est le rôle que jouent donc certains officiels [espagnols] à l'égard d'un des belligérants — d'un seul²³. »

Le pays où la structure du système de renseignement change le plus au cours de la Première Guerre mondiale est sans aucun doute la Russie. La chute des Romanov lors de la révolution de février 1917 amène la chute de leur cabinet noir. Ernst Fetterlein, probablement le meilleur cryptographe tsariste, réussit à fuir en Angleterre à bord d'un navire

suédois. Ironie du sort, le décryptage des dépêches diplomatiques britanniques avait fait partie de ses succès principaux au cabinet noir russe. Mais sa plus grande réussite après son évasion fut de décrypter des communications soviétiques pour le compte des Britanniques²⁴.

Au centre du premier État à parti unique installé après la Révolution bolchévique se trouve la Tchéka, fondée le 20 décembre 1917, un nouveau système de renseignement qui allait devenir le plus puissant du monde. Quand le KGB fut institué en 1954, il adopta l’emblème de la Tchéka : le bouclier (pour défendre la Révolution) et l’épée (pour frapper ses ennemis). Les officiers du KGB se désignaient comme des « tchékistes » et touchaient leur feuille de salaire le 20 de chaque mois (jour des tchékistes) en l’honneur du jour anniversaire de leur ancêtre²⁵.

Lénine et Staline s’occupaient personnellement de leur service de renseignement plus que tout autre leader politique de l’époque. Mais, comme le démontre sa correspondance avec Félix Dzerjinski, chef de la Tchéka, les méthodes envisagées par Lénine pour débusquer les contre-révolutionnaires étaient quelque peu naïves. L’idée farfelue qu’un électroaimant de grande dimension détecterait infailliblement les armes dissimulées dans les maisons lui paraissait si ingénieuse qu’il en avait fait part à la Tchéka. Dzerjinski, plus pratique, n’en fut guère impressionné. « Les aimants ne sont pas d’une utilité décisive », répondit-il à Lénine : « Nous les avons testés²⁶. »

On a tendance à oublier que la jeune Tchéka était quelque peu chaotique aussi bien que brutale. Un dimanche de janvier 1919, par exemple, la voiture dans laquelle circulait Lénine fut arraisonnée aux environs de Moscou par des bandits qui s’enfuirent dans l’auto après s’être emparés du pistolet, de l’argent et des papiers de Lénine. Grâce à la négligence de la Tchéka, Lénine devint ainsi le seul leader politique qui se trouvât obligé de se laisser voler sa voiture. En ce qui concerne la sécurité personnelle de Lénine, le vol de sa voiture ne fut pas le seul acte de négligence de la Tchéka²⁷.

Staline prit possession après la Révolution bolchévique des 125 tomes de son dossier personnel trouvés dans les archives du service de renseignement tsariste, l’Okhrana. Les nombreuses annotations et griffonnages de Staline sur ces tomes nous permettent de conclure qu’il les étudiait de près. Quelles leçons en a-t-il tiré ? Parmi bien d’autres choses, il croit y avoir trouvé la preuve qu’il avait trop fait confiance à plusieurs de ses camarades bolchéviques avant la Révolution. Roman Malinosky,



Staline et son ami Félix Dzerjinski, chef de la Tcheka.

notamment, auquel Staline adressa plusieurs demandes d'aide pendant son exil Sibérien au début de la Grande Guerre, se révèle dans son dossier comme étant un agent fidèle de l'Okhrana. Staline ne répète pas l'erreur après la Révolution d'accorder sa confiance aux autres communistes — à une exception près. Son allié le plus intime est Félix Djerzinski jusqu'à sa mort en 1926²⁸.

Le KGB continua le culte de Djerzinski, soi-disant «chevalier de la Révolution», inauguré par Staline. Même pendant l'époque de déstalinisation à la fin des années 50, on éleva une gigantesque statue de Dzerzinski devant son siège à Moscou, la Lubianka. Victor Tchebrikov, chef du KGB de 1982 à 1988, écrit de Djerjinski : «Son existence entière fut en accord avec la devise qu'il exprimait par ces mots : «J'aimerais étreindre tout le genre humain dans mon amour, pour le réchauffer

et pour le purifier de la souillure de la vie moderne²⁹.» Le régime Gorbatchev émit un timbre-poste en son honneur. Saint-patron du KGB, Djerzinski resta pendant toute l'ère soviétique le mieux connu de tous les chefs de renseignement produits par la Première Guerre mondiale.

NOTES

1. Charles Perrault, *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle avec leurs portraits au naturel* (Paris, Antoine Dezallier, 1696). Andrew, Christopher, *The Rise of the Secret World* (à paraître), chs 11, 13.
2. Maurice Paléologue, *Éventualité d'un accord franco-italien au sujet de la Méditerranée*, 30 septembre 1913, Archives du Ministère des Affaires étrangères, Italie N.S.12.
3. *Documents Diplomatiques Français*, 3^e série, tome VIII, n^o 223.
4. Andrew, Christopher, «Déchiffrement et diplomatie. Le cabinet noir du Quai d'Orsay sous la Troisième République», *Relations Internationales*, 1976, n^o 5, p. 37-64.
5. Andrew, Christopher, «Codebreakers and Foreign Offices : The French, British and American Experiences», in Andrew, Christopher and Dilks, David (éd), *The Missing Dimension : Governments and Intelligence Communities in the Twentieth Century* (London : Macmillan, 1984).
6. Andrew, Christopher, *For The President's Eyes Only : Secret Intelligence and the American Presidency from Washington to Bush* (London, HarperCollins, 1995), chs.1, 2.
7. David Kahn, «Codebreaking in World Wars I and II», p.140, in Andrew and Dilks (éd), *The Missing Dimension*.
8. Andrew, Christopher, *The Defence of the Realm : The Authorized History of MI5*, paperback edition, London, Penguin, 2010, section A, ch.1.
9. Andrew, *The Defence of the Realm*, p. 51-2; section A, ch.2.
10. Andrew, *The Defence of the Realm*, p. 72-5.
11. Andrew, Christopher, *Secret Service : The Making of the British Intelligence Community*, 3rd paperback edition (London, Heinemann, 1985), p.169-70. Jeffery, Keith, *MI6 : The History of the Secret Intelligence Service, 1909-1949* (London, Bloomsbury, 2010), p. 78-81.
12. Andrew, *For The President's Eyes Only*, p. 38-40, 46-53, 56-60, 64-5. Larsen, Daniel, 'British Intelligence and American Neutrality during the First World War', thèse de doctorat, Université de Cambridge, 2013.
13. Andrew, *For The President's Eyes Only*, p. 34-5.
14. Andrew, Christopher, 'Churchill and Intelligence', in Handel, Michael (éd), *Leaders and Intelligence*, Londres et Portland, Oregon, Frank Cass, 1988, p. 181-93.
15. Ferris, John, «Connaissances, influence et pouvoir : les Services de renseignements britanniques et la Première Guerre mondiale», in Guelton, Frédéric et Bicer, Abdil (éd), *Naissance et évolution du renseignement dans l'espace européen (1870-1940)*, Paris, Service Historique de la Défense, 2006, p. 103.
16. Andrew, *Secret Service*, *op. cit.*, p. 120-3.
17. Andrew, *For The President's Eyes Only*, p. 41-6. Larsen, «British Intelligence and American Neutrality during the First World War». Boghardt, Thomas, *The Zimmermann Telegram* :